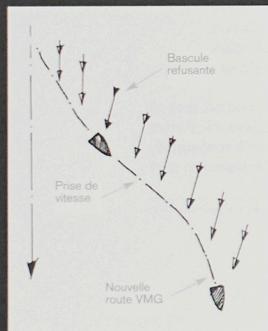


Quand le vent ne veut pas

Par GWENDAL JAFFRY

Variation en angle. Le vent refuse : on acquiert la vitesse procurée par ce vent apparent plus favorable avant d'abattre.



Quel drôle de mot, de verbe. Un refus ; le vent qui refuse. Comme s'il était une personne qui ordonne au marin. « *Non !, tu ne continueras pas sur cette route.* » Comme une personne ? Inconstante alors. Car, dans la même minute, le vent peut refuser, puis adonner – car, non, le vent « n'accepte » pas, il adonne –, puis refuser... Il « *oscille en direction* », dit-on. Il hésite en somme. Parfois aussi, et dans le même temps, il oscille en force. Il refuse en mollissant ou il adonne en forçant. Mais le vent demeure toujours le maître car aucun voilier ne peut aller droit vers lui. Certains marins sont malins. L'expérience. Comme l'enfant qui apprend à lire le visage de ses parents, le marin, regardant la mer et scrutant les nuages, parvient à savoir ce que le vent va faire. Alors, il s'adapte, prend les devants. Selon son programme, il peut ainsi choisir de subir (esthète en croisière), de virer (l'appel du havre), ou de la jouer fine (comme le ferait un joueur d'échecs). Car le marin sait aussi que le refus peut avoir de terribles conséquences. En régate par exemple, on est

aux avant-postes, les voiles réglées pour s'approcher au plus près du vent, de plus en plus serein à mesure que la victoire se précise. Et voilà que le vent refuse « en grand » ! Dix degrés, vingt degrés, quarante degrés ! Derrière, vos poursuivants virent, trouvant sur leur nouvelle route une adonnante (forcément, car de l'autre côté ça refusait). Les voilà bientôt devant. Perdu.

Plus grave, ce sont aussi des batailles qui se sont jouées sur les caprices d'Éole... Souvenez-vous, l'Invincible Armada : 1588, cent trente navires espagnols, armés par trente mille hommes partent à l'assaut de l'Angleterre... Et essuient une gifle magistrale. Sur la route du retour, dans l'ouest de l'Irlande, le vent refuse. Les navires sont menés à la côte. Six mille morts.

Gildas Plessier - Les Voiles - de Bertrand Chéret, Édition Voiles Gallimard.



Mittage

Par RÉMY ARTIGES - Texte : CAMILLE BRUNEL

Rémy Artiges est un photographe de son temps : il photographie des animaux morts. Au beau milieu du battement de paupières géologique qui aura vu basculer la planète de l'état de jardin luxuriant à celui de vivarium pour humains, le voilà qui abandonne la fable nostalgique de la vie sauvage pour regarder les tout-petits morts, fixés dans le ventre de son appareil comme dans celui d'un insatiable oisillon. La moindre photographie animalière, aujourd'hui, documente une disparition imminente. Lorsque ces dépouilles minuscules, enfermées comme dans un tombeau, projettent leur ombre sur le monde, c'est plus net encore.

Mites, éphémères, fourmis, sauterelles : quoiqu'on les imagine de moindre importance que les baleines et les faons, eux aussi s'évaporent ; eux aussi disent quelque chose de l'extinction de masse en cours. Fossoyeuses de nos vêtements abandonnés, les mites ont d'ailleurs un tempérament inné de fantômes. Ici elles s'animent inexplicablement et, passe-murailles, remontent l'objectif jusqu'au dos numérique, impressionnant les clichés comme un modèle refusant de mourir. Scotchées dans la machine, embaumées au saint des saints du temple technologique, les revenantes ailées d'Artiges murmurent l'écho de leurs terribles absences.



Impossible d'ignorer la rémanence de ces poussérieuses momies insectoïdes plus longtemps : les fourmis manquent aux artistes allongés dans l'herbe, même s'ils prétendent longtemps ne pas les sentir dans leur cou. Ces vies insaisissables viennent désormais parasiter les images d'une réalité simultanément salie et reconquise par la lumière. La peau morte d'une exuvie de sauterelle suffit à ensemencer le soleil, change un tunnel en chemin, du front de la silhouette aux profondeurs de son abdomen, lieu de l'introspection. Car ces ombres portées sont les nôtres, choses humaines ne pensant voir que des bêtes qui ne leur ressemblent pas. Le mitage, qui en urbanisme désigne le grignotage d'écosystèmes complexes, est d'abord un art humain. On pourrait après tout le nommer « mythage », car la colonisation des animaux par les humains repose d'abord sur une idéologie plus bourdonnante qu'un essaim de guêpes. Et tandis que nous rongeons le ciel dans des carlingues plus opaques et monstrueuses que des fourmis géantes, nous commençons tout juste à la nommer aussi : spécisme.

Ce travail (en cours) n'aurait pu être réalisé sans l'aide de Cédric et Mag, Cheyenne, Colette, Diane, Gilles Kervot du musée de l'Abeille vivante et de la cité des Fourmis, JB, Loïc, Lucille, Michel, Philippe, Le Rond-Point de Goult, Thomas, Valérie et la famille. Qu'ils en soient ici remerciés.









